

UNE OU DES RÉVOLUTION(S) MOLECULAIRE(S)

Stéphane Nadaud

« Pourtant je veux rester quand même de gauche,
j'ai le cœur à gauche et je m'y sens bien¹. »

La Révolution moléculaire version 2012

La Révolution moléculaire que vous avez entre les mains n'est pas celle qui fut publiée du vivant de Guattari, en 1977. Il ne s'agit donc pas, à proprement parler – mais ne parle-t-on jamais autrement que de façon impure – d'une réédition. Il y a plusieurs raisons à ce choix : tout d'abord, comme disait Héraclite, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, et deux livres publiés à deux époques différentes, fussent-ils identiques dans leur forme, sont aussi dissemblables l'un de l'autre que le sont deux gouttes d'eau – pour s'en convaincre, il suffit de lire le remarquable raisonnement que fait Borgès à propos d'un certain Pierre Ménard qui, tentant d'écrire un nouveau *Don Quichotte* trois cent ans après Cervantès, en arrive à produire exactement les mêmes phrases que « l'original » : il démontre néanmoins que leurs sens respectifs ne sauraient être les mêmes². La seconde raison est qu'il n'a jamais existé une et une seule *Révolution moléculaire*. En effet, en septembre 1977, une première *Révolution moléculaire* sort, aux éditions Recherches, suivie en avril 1980, d'une autre *Révolution moléculaire* en version

1. Kenzaburô Ôe, *Seventeen*, trad. Ryôji Nakamura et René de Ceccaty, Paris, Gallimard Folio, 2007, p. 122.

2. « Le contraste entre les deux styles est également vif » dit encore Borgès ! (Jorge Luis Borges, « Pierre Ménard, auteur du "Quichotte" », in *Fictions, Œuvres Complètes, tome I*, Gallimard, coll. Pléiade, 1999, p. 473).

poche, chez 10/18³. Ces deux livres, actuellement épuisés, mais dont la version poche, tirée à un nombre d'exemplaires plus conséquent, circule encore aujourd'hui, ont une particularité pour le moins déconcertante : alors qu'ils ont le même titre, leur contenu varie de façon conséquente. On pourra se demander pourquoi Félix Guattari en a décidé ainsi. Une des explications les plus probables est que, en trois ans, suffisamment de choses avaient bougé et dans le monde et dans son monde, pour qu'il prenne le parti d'ôter certains textes et d'en ajouter d'autres. La pensée de Guattari a en effet l'étonnante caractéristique d'être constamment en mouvement, de fuir de partout, et de ne jamais rester posée à un endroit précis, ou juste le temps de se reposer un peu avant de repartir. En l'occurrence, lorsque sort en 1977 *La Révolution moléculaire* aux éditions Recherches, un mouvement politique important émerge en Italie (et notamment à Bologne) auquel va se greffer, comme d'autres intellectuels français, Félix Guattari⁴. Il semblera dès lors logique, lors de la réédition en poche de 1980, d'intégrer les signes de cette importante expérience. Ces deux *Révolutions moléculaires* sont donc un peu comme des faux-jumeaux (fausses jumelles) qui mettent un éditeur qui décide, au début du XXI^e siècle, de republier cet (ces) ouvrage(s) essentiel(s) écrit(s) il y a trente-cinq et trente-deux ans, qui le mettent donc au pied du mur. Doit-il choisir de rééditer une version plutôt que l'autre ? Et, auquel cas, laquelle des deux ? La plus militante (la « version 10/18⁵ » est, c'est indiqué dans son en-tête, plus en lien avec les mouvements politiques « réels », notamment

3. Pour une analyse du contexte éditorial de l'époque, et de l'importance des éditions 10/18 dans les années 1970/80 pour les sciences humaines de gauche – impact comparable à celui, pour les années 1960/70, de Maspero –, voir l'interview de Florence Petry dans la biographie de François Dosse, *Deleuze Guattari, biographie croisée*, Paris, La Découverte, 2007, p. 330-338. Nous tenons ici à remercier chaleureusement Florence Petry, toujours à la tête, aujourd'hui, des éditions Recherches, d'avoir accepté que cette édition puisse voir le jour.

4. Voir le chapitre « La rencontre de Bologne de septembre 1977 », p. 150.

5. C'est ainsi que nous qualifierons les deux éditions : la « version Recherches » (Paris, Éd. Recherches, 1977) ; et la « version 10/18 » (Paris, Union générale d'édition, 1977).

italiens et allemands, de la fin des années 1970) ? La plus conceptuelle (Guattari expose, dans toute la fin de la « version Recherches », des théories de linguistique pragmatique qui lui sont chères) ? Mais ce serait séparer par trop de façon signifiante, linguistique et politique, politique et linguistique. Alors... Prendre la moins datée ? La plus inactuelle ? La réponse à ce dilemme, il fallait en réalité la chercher directement chez Guattari (et Deleuze) – à savoir : dans leur concept d'agencement collectif d'énonciation (ACE).

Même lorsque c'est un individu qui parle, son énonciation – tout comme sa subjectivité – ne saurait se réduire à son individualité. Voilà comment on pourrait résumer, schématiquement pour commencer, le concept d'ACE. Mais cela ne signifie nullement qu'il existe plusieurs individus logés dans un seul et que chacun parlerait, avec sa voix et pour son compte, créant ainsi ensemble une sorte de Voix (surcodante pourrait-on dire) de l'Individu (qui, par la même occasion, surcoderait également tous les individus qui le composent). La conception de l'ACE deleuzo-guattarien, qu'ils développent notamment dans *Mille Plateaux*⁶, n'est pas aussi simpliste. On peut néanmoins le comprendre assez simplement ainsi : il n'existe pas de chose telle qu'un individu unifié, et tout ce que nous prenons pour des entités fixées et individualisées – des eccités – ne sont en réalité que des agencements qui se font, se défont et se refont sans cesse à même le chaos (qui est véritable substance, la vraie matière [stuff] dirait Shakespeare⁷, dont est faite le monde). Autrement dit, lorsque l'on croit saisir un objet entre ses mains – ou, ce qui revient au même, dans son esprit –, ou lorsque l'on se pense un sujet plein et entier – par exemple parce que l'on pense et que, donc, on croit que l'on est –, en fait, il ne s'agit que de l'instantané (le *snapshot* photographique) d'un agencement qui, lui, est d'emblée collectif et aussi volatile que le sont les rêves dans le poème de Poe⁸.

6. Paris, Éd. de Minuit, 1980.

7. « *We are such stuff / As dreams are made of* » (William Shakespeare, *La Tempête*, 1611).

8. « *Is all that we see or seem / But a dream within a dream ?* » (Edgar Allan Poe, *A dream*

Revenons à *La Révolution moléculaire* – ou plutôt aux deux *Révolutions moléculaires*. Ces deux livres sont des recueils d'articles, de notes, de conférences produits par Guattari dans les années 1970. Guattari est coutumier du fait de compiler lui-même ses « dits et écrits », ce qu'il a fait à trois reprises, dans trois livres. Le premier, *Psychanalyse et transversalité*⁹ faisait le point, entre autres, sur son expérience de militant trotskyste contre la guerre d'Algérie, de psychanalyste lacanien réinterrogeant fondamentalement les concepts du maître, d'expérimentateur de la psychothérapie institutionnelle avec Jean Oury à la clinique de La Borde... Le second, c'est *La Révolution moléculaire*, écrite en pleine gloire guattarienne de celui que tout le monde appelait Félix¹⁰. Le troisième, ce sont *Les Années d'hiver*¹¹, autrement dit la difficile traversée du désert face à une gauche au pouvoir ne se montrant guère à la hauteur des espérances de Guattari – mais en a-t-il jamais eues envers elle ? C'est donc le deuxième qui nous intéresse présentement. Et ce recueil, outre qu'il a donc la particularité d'être double, présente deux caractéristiques qui en font tout son intérêt – et aussi le jeu de casse-tête qu'il impose à l'agenceur, celui qu'en anglais on appelle l'*editor* : 1) il y a dans l'un des choses qu'il y a dans l'autre, certaines identiques, d'autres avec des transformations telles qu'on peut presque les considérer comme totalement différentes ; 2) il y a dans l'un certaines choses absentes de l'autre – et vice versa.

Fort de tous ces éléments, le choix éditorial qui présida à cette édition, fut d'assumer la position deleuzo-guattarienne, et de considérer qu'au bout du compte, un livre étant, comme toute chose individualisée, un ACE, il suffisait de composer une troisième *Révolution*

within a dream, 1849)

9. Paris, Maspero, 1972 (rééd. La Découverte, Paris, 2003).

10. Nous laisserons le soin à Janell Watson, dans la postface à cette *Révolution moléculaire* – ce qui multiplie encore les corps de cet ACE – d'exposer d'autres tenants et aboutissants plus théorico-pratiques de la révolution moléculaire guattarienne, et nous bornons ici à la justification de cette édition.

11. Paris, Barrault, 1985 (rééd. Les Prairies ordinaires, Paris, 2009).

moléculaire. Mais nous entendons déjà des grognements en arrière-salle : quelle légitimité possède-t-on (ou croit-on posséder) pour faire une telle chose ? L'Auteur n'est-il pas le seul qui puisse se permettre un tel exercice ? Bref, ne risque-t-on, avec de tels procédés, et même en se revendiquant desdits auteurs, la pire des infidélités – des hérésies ? Il nous sera difficile de répondre à de tels – raisonnables – arguments. Mais on peut néanmoins en opposer deux, nietzschéens en diable : 1) le premier est la bonne foi, la naïveté, la joie – bref : le gai savoir – avec lesquels se fait, lorsqu'il est bien fait, ce genre d'exercice : autrement dit, jouer ainsi l'ACE avec Guattari est un vrai bonheur (rempli de labeur il est vrai) où l'agenceur prend un pied qu'il ne peut que souhaiter au lecteur – n'est-ce pas ce que l'on dit de l'amour ? 2) Le second est le sérieux philologique avec lequel ce type d'exercice se doit d'être fait : chacune des prises de positions décidant de placer un texte ici plutôt que là, de proposer telle version en corps de texte et ses variantes en notes de fin, toutes ces décisions se doivent d'être explicitées noir sur blanc dans l'appareil critique. Ce faisant, nous permettons au lecteur de s'y référer pour faire le lien entre les trois *Révolutions moléculaires* afin de juger, par lui-même, des partis-pris de l'agenceur. Si nous devons reprocher quelque chose à Elisabeth Förster-Nietzsche vis-à-vis de sa politique éditoriale des œuvres de son célèbre frère (nous pensons notamment à l'épisode de la publication posthume de *La Volonté de puissance*), ce n'est pas d'avoir créé un ACE inédit – et c'est hélas ce qu'on lui reproche souvent –, c'est plutôt de l'avoir fait en tout opacité, en empêchant quiconque d'avoir accès aux documents originaux, de n'avoir pas indiqué les manipulations opérées sur ces documents pour construire cet agencement – bref, d'avoir été d'une mauvaise foi telle qu'elle empêchait le lecteur qui aurait voulu lui aussi jouer à ce jeu, d'y participer. En effet, fort de cet appareillage philologique – que nous nous vantons de donner dans le présent agencement – n'importe qui aurait pu voir, à la simple comparaison des textes, la supercherie qui consistait à

faire de Nietzsche un tenant du nazisme¹². Ces deux arguments, le sérieux avec lequel on prend son pied et la rigueur de la méthode, sont somme toute une assez bonne définition ce que peut faire une révolution moléculaire.

« Il y a deux façons de consommer les énoncés théoriques : celle de l'universitaire qui prend ou laisse le texte dans son intégrité, et celle de l'amateur passionné, qui à la fois le prend et le laisse, le manipule à sa convenance, essaie de s'en servir pour éclairer ses coordonnées et orienter sa vie. » dit Félix Guattari dans l'article « La fin des fétichismes¹³ ». Nous avons résolument choisi la seconde.

Notes techniques sur la présente édition

Il nous faut maintenant, pour conclure cette préface et pour permettre au lecteur de se perdre juste ce qu'il veut dans cette *Révolution moléculaire*, expliquer les choix qui ont présidés à cet agencement. L'envie fut évidemment grande, au regard de ce que nous venons d'exposer, de faire de cette édition une édition savante qui : 1) donnerait les versions originales des articles, conférences, interviews déjà recueillies, matériel qui est, bien souvent, fort différent de ce que leur réécriture par Guattari nous propose dans les *Révolutions moléculaires* de 1977 et 1980 ; et qui 2) proposerait les variantes, les brouillons, les notes ayant servis à la construction de ces articles – documents déposés à l'IMEC notamment. Mais nous n'avons pas succombé à une telle tentation ; tout autant parce que l'ambition que représente l'agencement d'une troisième *Révolution*

12. Sur cette question, je renvoie aux pages de ma thèse sur le sujet, qui expose plus précisément les appuis théoriques de l'ACE que je nomme pour ma part, fragment(s). *Théories et pratiques du fragment(s)*, Thèse pour le doctorat de philosophie, Paris VIII, 2009 (consultable et téléchargeable sur [http://www.lepoulsdumonde.com/lecture\(s\)_de_nietzsche/](http://www.lepoulsdumonde.com/lecture(s)_de_nietzsche/)).

13. Cf. p. 25.

moléculaire suffit déjà à elle toute seule pour constituer un livre, que parce qu'une telle avalanche de versions n'auraient probablement fait qu'étouffer le projet d'exposer, en 2012, la révolution moléculaire guattarienne. Nous avons donc uniquement utilisé les textes des deux précédentes versions que nous avons agencés (terme préférable à fusionnés) pour composer le présent recueil.

Ne serait-ce qu'au niveau du plan, il est déjà très compliqué de s'y retrouver au sein des deux *Révolutions moléculaires*. Si on peut incriminer quelques erreurs éditoriales (de nombreuses coquilles existent, notamment dans la version Recherches, certains titres de la table des matières ne correspondant pas exactement au contenu du corps du livre), nous avons pris le parti de croire que la répartition des textes dans les deux versions était du fait de Guattari. Les plans sont, dans ces deux éditions, certaines fois difficiles à décrypter : ainsi, ce que nous appellerons « chapitre » ou « sous-chapitre » (et qui sont présentés comme tels dans les sommaires respectifs des deux éditions) sont en réalité la plupart du temps seulement le titre du premier article qui est suivi, comme s'ils en étaient autant de développements ou de sous-parties, par d'autres articles : l'on retrouve ainsi, par exemple dans la version Recherches, les articles « L'argent dans l'échange analytique » et « Anti-psychiatrie et anti-psychanalyse » chapitrés par un troisième article, « Mary Barnes ou l'œdipe antipsychiatrique » – au point qu'à lire la table des matières on pourrait croire qu'il s'agit de sous-parties de ce dernier texte –, alors que dans la table des matières de la version 10/18, les trois sont parfaitement distincts et, tout logiquement, les uns à la suite des autres. De même, lorsque de véritables titres de chapitres du livre existe, chaque version ne range pas un même texte dans le même chapitre : un exemple est donné par le texte « J'ai même rencontré des travelos heureux », que la version Recherches inclue dans le sous-chapitre « Devenir enfant, voyou, pédé » (qui est lui-même plus qu'un titre de chapitre puis-

qu'il s'agit d'un article !) alors que la version 10/18 le place dans le sous-chapitre « Devenir femme » ! C'est pourquoi nous avons opté pour une répartition homogène, qui tenait compte tout à la fois des deux versions.

Globalement, on peut dire qu'il y a deux types de textes :

1. Ceux qui sont présents dans une version et absents de l'autre ne posent évidemment aucun problème : nous les avons insérés dans un plan que nous avons composé à partir de la version d'où ils proviennent – et nous avons donc gardé la tête de chapitre en question. En l'occurrence, pour la version Recherches, il s'agit du chapitre IV (« Le cinéma : un art mineur ») et du chapitre V (« Échafaudages sémiotiques pour une micropolitique du désir ») ; pour la version 10/18, il s'agit du chapitre II (« L'Europe des fourgons cellulaires et/ou l'Europe des nouveaux espaces de liberté »). La version 10/18, réédition en poche de la version Recherches, indique d'ailleurs en préambule : « La présente réédition, en 10-18, de *La Révolution moléculaire* est à la fois condensée et augmentée. Elle est condensée parce que les chapitres de la première version des éditions Recherches concernant des questions sémiotiques n'ont pas été repris ici. Elle est augmentée par de nombreux articles sur la situation française, italienne et sur divers aspects de la révolution moléculaire. ». Pour y voir plus clair, nous proposons, en fin d'ouvrage, les plans de chaque *Révolution moléculaire* avec leur renvoi de pages dans la version originale et dans notre version.

2. Les textes qui sont communs aux deux versions. (Précisons qu'ils ne sont jamais réellement identiques, Guattari les ayant tous plus ou moins réécrits). Ceux-là posent plus de problèmes. Nous avons évidemment choisi de n'en retenir qu'un, en général le texte de la version 10/18 (la plus récente et donc celle qui a, *in fine*, été corrigée par Guattari sauf quand la version Recherches était nettement plus longue – nous supposons donc comme voulu par Guattari ledit changement, ce qui est un parti-pris tout à faire discutable).

Concrètement, deux situations se sont présentées :

a. soit ces textes étaient dans des chapitres communs aux deux versions, et nous les avons donc naturellement mis à cette commune place ;

b. soit ils se trouvaient dans deux chapitres différents, et auquel cas deux autres possibilités se sont faites jours :

- première possibilité : les deux chapitres existent dans les deux éditions. Auquel cas il nous a fallu trancher pour lequel choisir. Outre l'exemple du texte « J'ai même rencontré des travelos heureux » que nous avons relevé plus haut, un autre exemple qui permet de comprendre notre choix éditorial est donné par l'article « Socio-démocrates et euro-communistes face à l'État » qui se trouve, dans la version Recherches, dans le chapitre I (« Révolution moléculaire et lutte des classes ») alors qu'il se trouve dans le chapitre II (« L'Europe des fourgons cellulaires et/ou l'Europe des nouveaux espaces de liberté ») de la version 10/18 . Nous l'avons donc, dans notre édition, placé dans le chapitre II (« L'Europe des fourgons cellulaires ») que nous avons conservé de la version 10/18 (la plus récente des deux versions). De même, « Des millions et des millions d'Alice en puissance » qui se trouve dans ce même chapitre II de la version 10/18 et qui est livré hors tout chapitre dans la version Recherches se trouvera, dans la présente *Révolution moléculaire*, dans le chapitre II (« L'Europe des fourgons cellulaires »). Bien entendu, comme nous l'avons déjà précisé, nous nous expliquons de chacun de nos choix en en-tête de chaque texte par un appel de note.

- Deuxième possibilité : le texte identique se trouve dans un chapitre qui n'existe pas dans l'autre version. Le seul cas concerne les chapitres II (« La justice et le fascisme ordinaire ») et III (Faire fuir) qui n'existent que dans la version Recherches ainsi que le chapitre III (« Micropolitiques du désir et de la vie quotidienne »), qui ne se trouve que dans la version 10/18. Nous avons choisi de faire de ces deux premiers les deux sous-chapitres de ce dernier.

Précisons pour conclure que nous avons tenté de réduire l'appareil de notes au minimum ce qui, au vu de l'agencement, fut compliqué : nous ne renverrons à des notes que lorsque Guattari fait allusion à des événements, des personnes, etc., qui étaient parfaitement connus dans le contexte de l'époque (par exemple du fait de l'actualité) et qui le sont moins aujourd'hui. Mais pour tout ce qui est conceptuel, et que Guattari n'a pas explicité plus avant (nous faisons particulièrement allusion aux textes de linguistiques qui ferment le volume), nous n'avons pas développé les explications plus qu'il ne l'a fait lui-même. Ainsi, nous avons mis une note lorsque Guattari parle de la « Bande à Baader » qui incendia l'Allemagne dans les années 1970, mais nous n'en avons pas inclus lorsqu'il parle du mathématicien Charles Sanders Peirce¹⁴. Enfin, tout ce qui, dans le texte, est entre crochets est de nous.

14. Le lecteur trouvera trois types de notes : les notes de l'auteur, introduites par un astérisque et placées en bas de page ; les notes du responsable de la présente édition, appelées par un chiffre arabe et également placées en bas de page ; enfin, les notes mentionnant des variantes d'une édition à l'autre, signalées par une lettre et placées en fin de volume.

TOMBEAU POUR UN ŒDIPE

En guise de dédicace à Lucien Sebag¹ et Pierre Clastres^a

La mort, mon vieux, tu comprends... laquelle ? Celle dont on parle, la mort douce du dormir ou la mort du c'est fini, on n'en parle plus ?

Quand j'avais six ou sept ans, pendant tout un temps, chaque nuit, revenait dans le même cauchemar : une Dame en noir. Elle s'approchait du lit. J'avais très peur. Ça me réveillait. Je ne voulais plus me rendormir. Et puis mon frère, un soir, m'a prêté son fusil à air comprimé en me disant que je n'aurais qu'à lui tirer dessus si elle revenait. Elle n'est plus revenue. Mais ce qui m'a étonné le plus, je m'en souviens bien, c'est que je n'avais pas armé le fusil (réel).

Ça part dans deux directions à la fois. Du côté jardin – du côté du signifié – c'est ma tante Emilia (la sœur du père), un nom tout noir, des robes toutes noires, sûrement une redoutable emmerdeuse... Du côté cour – du côté du signifiant – c'est *l'armoire*, l'armoire-miroir qui était en face de mon lit, tout ça dans la chambre de mes parents. Mais oui, mais oui ! L'armoire, la Dame en noir, la Dame de moire, l'arme noire, l'armoise, les armes du moi, la mouise des années trente, mon père avait fait faillite en se lançant, avec l'appui de cette tante Emilia, dans l'élevage du lapin angora : avec la crise et la mévente, on a fini par manger les lapins ! Papa au bord du suicide, mais à cause des enfants...

La mort, le miroir. Je qui suis là et qui pourrais ne pas y être. Je tout oui. Je tout non. Je tout ou rien.

Cette histoire de chien aussi. Il m'avait mordu ou bien jeté à terre, sur les cailloux juste devant la grande maison de Maigremont,

1. Lucien Sebag (1934-1965) était un anthropologue qui tenta de construire une anthropologie qui ferait la jonction entre le structuralisme de Lévi-Strauss et le marxisme (*Marxisme et structuralisme*, Paris, Payot, 1964). Pierre Clastres (1934-1977) est également un anthropologue qui a beaucoup marqué les esprits dans les années 1970 avec son livre *La société contre l'État* (Paris, Éd. de Minuit, 1974).

chez ma tante Germaine – la sœur de la grand-mère maternelle – juste devant une grande pièce sombre de plain-pied, avec un billard-pillard et ce genre de truc pour essayer les vêtements, les vestes ou les robes je ne sais plus : un corps sans tête, un corps qu'on pourrait en vain frapper à coups de couteau, monté sur un axe de bois, surmonté d'une boule de bois. Plus tard j'ai accroché là-dessus *corpse, body*. C'était dans un livre de vocabulaire à couverture bleue – comme le « Bleu du ciel ». Et plus tard encore j'ai accroché le Corps sans organe de Deleuzien.

Les dents plutôt que les maigres monts du sevrage.

Je, sans rien y faire dire, un truc accroché à la six quatre deux sur un souvenir délabré de Normandie. La mort en ce jardin. La dent du chien. Un chien sur le balcon prêt à se balancer par-dessus bord. Un chien dans la nuit. Le nom du chien du nom du père. Pur sujet de renonciation, il veut me dire qu'il dit. Un cogito chez les chiens. Et aussi ce chien gluant qui descend des marches à la fin de *Los olvidados*. Animaux, mots animés totémiques de la mort. Une colombe, dans le jardin de mon oncle paternel. Elle s'enfle telle la grenouille. C'est un aigle. Le *fusil* de mon père. Un aigle gigantesque, menaçant. Je tire, je tire sans arrêt. C'est comme un *mannequin*. Rien à faire ! Ce géant contre lequel Charlot en vain s'acharne à taper. (Il lui coince la tête dans un réverbère à gaz.) Après des jours de réflexion sur le texte de ce rêve j'ai fini par comprendre que la colombe et l'aigle étaient aux deux bouts de mon ancienne adresse – nostalgie – « rue de l'Aigle, la Garenne-Colombe » : Territorialité d'enfance qui fout le camp sur un côté. Qui serais-je si je ne suis plus de chez Papa-Maman ? L'oiseau mort prend son vol. Me voilà moi. Irréversible décollement d'une pulsion de mort. Et cette fois le fusil (*imaginaire*) était chargé.

Finis les chiens ambigus, les grosses crottes de chien sur le gravier. Du tout ou rien. C'est ou l'aigle ou la colombe. Pas les deux dans le même lieu. Et puis de toute façon c'est : ni rien, ni rien.

Manichéisme pervers. Terre natale éclatée, telle l'œuf sur le plat de mon cousin – maternel – à Maigremont toujours, dans la grande cuisine du sous-sol. Terre natale décollée, tel ce coin de toile cirée de la table d'une autre cuisine.

Six mois je suis resté chez cet oncle Charles du jardin aux oiseaux. On attendait qu'il meure – cancer du fumeur. Au départ, on pensait qu'il n'en aurait que pour quelques jours ! Après ça plus jamais je ne suis retourné à la maison – paternelle.

Un trou béant dans le mur, à l'endroit où d'ordinaire il y avait mon *piano* : cette idée de la *vacuole*. Au-delà : la rue, un carrefour, cette sorte d'île qui surplombe le trottoir face à la sortie de la salle de la Mutualité. Un peu plus loin : un grand marchand de piano. L.S. était là, adossé au mur. C'était avant ou après son suicide. Je ne sais pas. Mais il était déjà passé au travers du mur œdipien. Il est vrai qu'il y est resté ! Il avait tellement mieux raison que moi ! Moi ne voulais pas le savoir. Dedans, ma mère au rez-de-chaussée. Au premier mon père peut-être. Ou bien c'est qu'il était parti – déjà – on ne sait où ! Comme avait fait mon grand-père paternel – jamais connu, mais comme jamais lui ne devait faire.

Maman derrière un guichet. Une poste à la campagne. C'est la fermeture. J'arrive juste à temps. Ou trop tard. Elle boucle ses comptes. J'insiste. Chut ! Elle me fait signe de la tête en montrant vers sa droite une porte ouverte sur le noir. Silence. Terreur. Il ne faut pas qu'il entende. Ça devrait être fermé, terminé maintenant ! Lui ? Sûrement mon père allongé sur son lit de mort. Il attend qu'elle vienne le rejoindre. Une histoire de prise de courant ; la *lampe* va s'éteindre ; tout est perdu. Juste à temps j'arrive à rebrancher le truc...

J'ai neuf ans, c'est quelques mois avant le déclenchement de la guerre ; je suis en Normandie, chez Grand-mère – maternelle. On écoute le « traître de Stuttgart » : Jean Herold Paquis... Mon grand-père – par remariage – un énorme bonhomme gentil est assis sur

les cabinets. La porte reste ouverte pour qu'il entende la radio. À ses pieds il y a ma boîte de découpage : des petites poupées en papier auxquelles je fabrique des robes. Pépère a la tête complètement en bas, appuyée sur ses genoux : ses bras pendent. Est-ce qu'il touche à mes joujoux ? J'ai envie de lui crier quelque chose ! Silence. Je tourne la tête, lentement – une éternité – vers la *lumière* du poste de radio. Fracas effroyable. Effondré par terre. Grand-mère crie. Congestion. Couper des bouts d'oreille. Appeler les voisins, seul dans la nuit. Crier, crier...

« Est-ce que tu veux le voir une dernière fois ? » Un journal sur la tête. À cause des mouches... Un journal sur les pots de confiture que Grand-mère venait de remplir... à cause des mouches.

Un cadavre en haut du placard, à l'endroit des pots de confiture.

J'avais donné un poème pour qu'ils le mettent dans son cercueil. « Une rime à bonheur ? » Il m'avait dit : « au lieu de *feuille morte*, t'as qu'à mettre *les feuilles se meurent* ». « Ça n'existe pas, Pépère. » « Puisque je te le dis ! » Il avait fallu que je demande à quelqu'un d'autre parce que – je l'aimais bien – mais peut-être qu'il ne savait pas. Il avait été ouvrier. Un drôle de type. Un gréviste. À Monceaux-Mines. Ils s'étaient battus. Il y avait eu des morts.

S'approcher du suicide. Objet phobique. Mourir pour conjurer la mort. *Corpse. Body*. Chairs convulsées pour en finir avec la finitude. La mort au creux de la main, un doigt sur la gâchette pour mille autres gâchis. Rabattre le couvercle. Tirer la chaîne. Volonté d'impuissance.

Une balle dans la bouche, une autre dans le cœur. Juste un an avant son frère la tête emportée. Fusil de chasse. À bout portant. J'avais rien compris. Militer sans comprendre. Sa façon de dire merde. Fureur. Comme si on m'avait tiré dessus.

Naïves hirondelles. Chevelure blonde. Au petit matin sous le métro. Revenez me voir, mon petit, quand vous pourrez me payer, quand vous aurez, en quelque sorte, une assiette suffisante. Elle

n'était vraiment pas dans son assiette. Peut-être n'avait-elle rien à faire avec cette sorte d'assiette.

Visa le noir, tua le blanc. Dites-moi franchement, vous croyez vraiment que je pourrai m'en sortir ? Votre naïveté, votre enthousiasme m'étonnent. Il est vrai que je me sens beaucoup mieux. Mais précisément cela me trouble, car de toute façon il est trop tard. Je suis trop âgée maintenant. Je ne puis recommencer. L'espoir que vous vous efforcez de m'insuffler ne fait que me troubler. M'entendez-vous vraiment ! ou bien est-ce par conscience professionnelle, que vous feignez de ne pas me croire ? Vous savez, j'ai finalement trouvé le moyen. C'est une joie pour moi rien que d'y penser. Mais il me faudra encore attendre, cela ne pourra se faire qu'au printemps... Vous verrez, ce sera bien... Dormir sur la plage à marée montante en ayant pris quelques comprimés, juste ce qu'il faut de trop pour se laisser emporter sans résistance.

Intimité secrète avec tous ceux qui refusent que la mort ne leur advienne de l'extérieur. Travailler le deuil à son propre compte comme un pianiste travaille ses gammes. Une mort pour conjurer le pire ? Une mort qui serait devenue bien de chez nous ? Mais l'autre mort, celle dont il n'y a rien à dire, celle qui échappe à tous repérages, celle qui fait fuir toutes choses ! Deux politiques du suicide : celle parano-familialiste de Werther et celle de l'inceste schizo de Kleist. D'un côté, une mort humaine et signifiante, maman, tu comprends, je n'en pouvais plus, je t'ai compris mon fils, je vous ai compris mon général, on s'est compris les uns les autres, la mort clin d'œil, la mort misérable ; de l'autre, une mort orgueilleuse, la dérive contemplative, ça ou autre chose, à l'infini, une dissolution par mégarde.

L'image signifiante, pour convaincre, pour mettre en scène l'acte mortel, sèche ses larmes – finie la comédie ! Elle s'accroche à la mort figurale, à la mort non-sens du désir. Au début ce n'était peut-être qu'un jeu, un vertige – fais-moi peur ! Mais elle se prend à la

chaîne machinique, se brise, se déchire. La mort de l'image s'ouvre alors sur le désir le plus déterritorialisé. À chaque rupture une autre mort rebelle. Allez-vous faire foutre avec vos papa-maman ? Pour autant que j'en suis moi-même tout imbibé, je m'offre à l'holocauste. Décider de l'indécidable. Prendre rang parmi les « suicidés de la société ». Refuser de marcher dans la combine au point précis où elle est devenue *politiquement* intolérable. Une mort pour étreindre la dernière ligne de fuite possible. Et aussi pour faire chier le *socius*. Ses attrape-nigauds sur l'être-pour-la-mort, son assistance sociale à l'être-pour-la-marge, ses cocktails Éros-Thanatos. L'ultime reflet sur les images de givre de l'attente, la déchirure intolérable, enfin la mort diamant du désir innommable.